

DE BONVILLE, Jean, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1988. 416 p. 39,95 \$.

Fernande Roy

Volume 43, numéro 3, hiver 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304817ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304817ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, F. (1990). Compte rendu de [DE BONVILLE, Jean, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1988. 416 p. 39,95 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43(3), 407–410. <https://doi.org/10.7202/304817ar>

DE BONVILLE, Jean, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1988. 416 p. 39,95\$

Les décennies 1884-1914 sont celles de la transition d'une presse d'opinion, réservée plus ou moins à l'élite, à un grand journal d'information, visant le public le plus large. L'objectif de Jean de Bonville est de décrire et d'expliquer cette genèse d'un média de masse au Québec. La description est excellente, mais l'explication ne m'a pas entièrement convaincue.

Après un premier chapitre de contextualisation, l'auteur nous offre un portrait global de la presse qui, à lui seul, représente une somme de travail considérable. Sur un millier de publications périodiques durant la période, 373 quotidiens et hebdomadaires ont été retenus. L'analyse de ce corpus montre une croissance irrégulière du nombre de journaux et une grande instabilité de plusieurs d'entre eux; toutefois, 28 publications traversent les trois décennies. Les feuilles francophones ont tendance à diminuer par rapport aux feuilles anglophones; par ailleurs, on assiste à l'apparition d'une presse hebdomadaire italienne, juive, russe, syrienne. Il faut aussi noter l'extension géographique de la presse; si les quotidiens restent le privilège de quelques villes, surtout Montréal et Québec, les hebdomadaires sont répartis sur l'ensemble du territoire québécois. Pour simplifier l'exposé de l'orientation «idéologique», les journaux ont été regroupés sous trois étiquettes: libéral, conservateur et indépendant. À mon sens, ces désignations révèlent l'allégeance ou la partisanerie politique, mais elles ont peu à voir avec l'idéologie; ainsi, «indépendant» rassemble les périodiques nationalistes, ouvriers et socialistes! Il reste que, au cours de la période, un nombre croissant de journaux s'émancipent des deux grands partis politiques.

À la suite de cette présentation, l'auteur aborde son sujet sous l'angle économique et matériel, dans un chapitre, particulièrement intéressant et original, où il étudie le budget d'une entreprise de presse. Les innovations tech-

nologiques de la deuxième moitié du XIXe siècle touchent tous les aspects de l'édition: papier, presses, composition, force motrice, etc. En augmentant la productivité, ces changements exigent aussi de plus grands investissements, et la croissance des besoins financiers amène à son tour le développement des sociétés par actions et même le regroupement de quelques entreprises. Dans les grandes villes et pour les quotidiens, le temps de l'artisanat semble révolu. De plus en plus, le journal devient une affaire commerciale qui doit rapporter des profits et, donc, être gérée en ce sens. Mais, si Hugh Graham avec *The Star* et T. Berthiaume avec *La Presse* édifient une fortune, et si les frères Tarte connaissent un succès enviable avec *La Patrie*, l'éditeur de province doit se contenter d'un profit fort modeste. Dans bien des cas, le mécénat politique et religieux demeure fort utile, voire indispensable.

Les journalistes du temps posent un regard sévère sur leur «métier de chien» (selon A.-D. DeCelles). Dans les années 1880, le journalisme est bien souvent une «variante de l'activité politique» ou encore une étape vers un meilleur emploi. Avec la montée des grands quotidiens, la salle de rédaction s'élargit, mais le nouveau personnel est moins scolarisé et moins payé. Effectuant un travail plus cloisonné, plus parcellisé que celui du rédacteur, les reporters sont interchangeables. Ainsi, l'évolution du métier n'apporte pas, bien au contraire, un statut plus reconnu. Sans pouvoir s'appuyer sur une documentation très complète, de Bonville étudie les sources d'information (par exemple, la montée des agences de presse), les pratiques professionnelles (la déontologie n'est pas encore inventée) et les conditions de travail fort diverses. Les contraintes sur le journalisme demeurent lourdes: «Limitée par une législation peu favorable, soumise aux pressions des milieux politiques, financiers et cléricaux, la liberté d'expression du rédacteur et du reporter est encore plus étroitement circonscrite par les exigences commerciales de l'entreprise de presse.» (p. 182) De l'aveu même de l'auteur, beaucoup de recherche reste à faire sur les journalistes, sans parler des autres travailleurs du journal, ici complètement négligés.

Le chapitre subséquent montre l'évolution du contenu du journal: de l'opinion à la nouvelle. L'auteur s'intéresse aux diverses rubriques et à la morphologie du journal plutôt qu'au message particulier qui y est transmis. Le primat de la politique ou du religieux et le goût de la polémique qui caractérisaient les feuilles traditionnelles ne se retrouvent plus dans le «nouveau journalisme». Les quotidiens modernes sont axés sur la nouvelle; leur contenu est plus varié: reportages nombreux, sports, pages féminines, faits divers, accidents, crimes, vie mondaine, nouvelles locales, économie, bandes dessinées, etc. En 30 ans, le nombre de pages d'informations a triplé au journal *La Presse*, mais les pages publicitaires y ont été multipliées par dix, et celles des annonces classées, par cent. La présentation matérielle — typographie, illustrations et mise en page — révèle une véritable métamorphose.

Une des caractéristiques les plus frappantes de l'évolution de la presse au tournant du siècle concerne la croissance des tirages et la hausse du taux de pénétration, c'est-à-dire le nombre d'exemplaires de journaux divisé par le nombre de familles. Dans le cas des quotidiens, ce taux double entre 1891 et 1911; à cette dernière date, on retrouve au moins un quotidien par famille. Le taux de pénétration des hebdomadaires passe, quant à lui, de 1,06 à 1,37.

L'auteur offre des données intéressantes sur la répartition régionale des tirages et des taux de pénétration. Puis, il tente d'expliquer cet avènement du média de masse. Les progrès techniques entraînent une chute des prix; les méthodes de gestion et de distribution sont améliorées, de même que les moyens de transport et le service postal; les journaux s'adressent maintenant à toute la famille et à un milieu social élargi plutôt qu'à une élite; ce public est donc plus nombreux et, par ailleurs, plus concentré dans les villes.

Cependant, l'augmentation des tirages ne couvre pas toutes les dépenses et c'est la publicité — principale source de revenus — qui assure économiquement le sort de la presse et arrime celle-ci à l'ensemble de l'économie. «L'annonce est l'âme des journaux...», écrivait L.-O. David à W. Laurier en 1906 (cité p. 353, note 98). C'est dans ce dernier chapitre, consacré à la publicité comme élément déclencheur de la mutation de la presse, que de Bonville expose sa thèse: «Plus qu'aucun autre facteur particulier, de nature technologique ou démographique, les changements économiques et l'évolution de la structure industrielle en Amérique du Nord expliquent le passage du journal d'opinion au journal d'information. Ces deux types de presse correspondent en fait à des stades successifs de développement économique.» (p. 344) On apprend alors que le premier type correspondrait au stade du développement du capitalisme marchand tandis que le second s'installe avec la montée du capitalisme industriel où la publicité joue un rôle essentiel. Cette distinction, plutôt démodée, entre capital marchand et capital industriel n'a pas beaucoup de sens dans l'économie canadienne — à moins de preuve du contraire. L'auteur ne démontre pas non plus l'affirmation suivante: «La bourgeoisie industrielle compte sur la presse à grand tirage plus que sur le Parlement pour promouvoir ses intérêts économiques.» (p. 345)

Le livre aurait pu être allégé de ce chapitre, en grande partie redondant. Pour faire comprendre l'importance de la publicité, il n'était pas nécessaire de lui réserver une place à part; le rôle de la publicité se saisit beaucoup mieux en relation avec la presse comme entreprise (chapitre 3), avec le contenu du journal (chapitre 5) et avec le public lecteur (chapitre 6). À vrai dire, le choix de l'auteur s'explique par le cadre théorique quelque peu plaqué sur cette analyse de la presse. Dès l'introduction, les médias sont présentés comme instruments idéologiques de la classe dominante ou comme instruments de la circulation du capital. D'entrée de jeu, l'auteur privilégie les facteurs économiques comme explication fondamentale des transformations de la presse et du journalisme; en conséquence, l'influence des éléments politiques, religieux et culturels est en principe subordonnée et, de fait, moins bien traitée. Même si de Bonville se garde de tout dogmatisme, ce déterminisme économique est agaçant. Dans ce livre, le politique et le culturel ne sont pas pris suffisamment en considération parce que, croit-on comprendre, ces domaines ne connaissent pas au tournant du siècle la même spectaculaire transformation que l'économique. Loin de moi l'idée de vouloir nier l'importance des facteurs économiques dans la genèse des médias de masse, mais ici l'argument m'apparaît du type *post hoc ergo propter hoc*.

L'auteur a pris le risque d'offrir une synthèse, même imparfaite et provisoire, nous dit-il dans l'avant-propos, dans le but de stimuler la recherche sur l'histoire de la presse québécoise. C'est un pari qui valait d'être tenu.

Lecteurs et éventuels chercheurs trouveront dans cet ouvrage une quantité fort impressionnante d'informations, rigoureusement établies et clairement présentées. Plusieurs illustrations agrémentent le livre. Trois index, un pour les journaux, un pour les noms propres et un pour les sujets, en facilitent la consultation. La bibliographie, volumineuse et, je dirais, exhaustive, aurait cependant mérité un classement thématique.

Malgré les réserves exprimées plus haut concernant l'interprétation, le livre de Jean de Bonville est de loin le meilleur publié au cours des dernières années en histoire de la presse québécoise et il restera, pour longtemps, une référence obligée.

*Département d'histoire  
Université du Québec à Montréal*

FERNANDE ROY